

André Morrière, en un mot, représentait au physique l'image de la jeunesse, de la force et de la santé; au moral, l'image de la loyauté et de l'énergie.

Son regard était franc, son sourire doux, son attitude simple et dégagée, il se mouvait à l'aise dans ses grossiers vêtements de pêcheur.

Mais la mer montait rapidement, il fallait s'en aller, chacun sauta dans la barque après avoir serré la main de Valréaz.

— Bonne chance et à bientôt.

— Monsieur ne part donc pas, demanda André, qui, pour la première fois de sa vie, sentit soudain un sentiment d'inquiétude et de jalousie se glisser dans son cœur.

— Non, s'empressa de répondre Jules, mon ami reste chez moi pendant quelque temps encore... c'est un artiste, il a des vues à prendre dans ce pays.

Le pêcheur regarda à nouveau l'élégant jeune homme, ses yeux gris eurent une expression de méfiance et de défi.

Cette expression fut fugitive; dès que Jules Beaussard fut embarqué, André, s'appuyant sur la gaffe, poussa vivement le bateau, il fallait ramer tant qu'on serait dans la passe et même plus loin car le vent n'était pas favorable au départ, la mer montait et refoulait la barque vers la terre, mais André était vigoureux, et moins d'un quart d'heure après, la voile fut hissée au mât, puis le pêcheur prit le gouvernail.

La mer était belle, une brise fraîche soufflait du nord-ouest, soulevant de petites vagues, qui reflétaient un ciel d'un bleu magnifique.

Le soleil s'abaissait lentement à l'horizon, colorant d'un rose vif de légers et vaporeux nuages.

Qu'on était bien à voguer sur ces eaux calmes, sous ce ciel clément.

Les Parisiens, si bruyants au départ, devenaient peu à peu silencieux et recueillis, impressionnés par cette grande paix.

III

Dans un repli de terrain d'une petite

colline qu'on nomme la Falaisette, on trouve une maison basse, de peu d'apparence, bâtie en moellons blancs reliés par du ciment grossier, couverte de chaume, à pans très inclinés; à gauche, une petite cour qu'entoure une haie vive et dans laquelle picorent une dizaine de poules; à droite, un jardin potager bien entretenu où l'on voit s'élever quelques arbres fruitiers et aussi plusieurs buissons de roses et des touffes de romarin.

La maison se compose de trois pièces et d'un réduit où est le lit d'André.

On entre d'abord dans la cuisine, dont les ustensiles, peu nombreux, brillent d'une extrême propreté, ainsi que le carrelage de larges pavés.

Quelques escabeaux, une table et un bahut en merisier meublent cette pièce éclairée par l'ouverture du battant supérieur de la porte et par une étroite fenêtre.

Un filet de pêcheur étendu au dehors, dérobe au regard de vieux ceps de vigne qui couvrent une partie de la façade.

Marielle Lebrun est seule au logis.

Elle est debout devant une commode au-dessus de laquelle est placé un miroir; elle est dans sa chambrette.

Pour pénétrer dans cet appartement, il faut passer par la chambre de la mère Michelette.

La jeune fille est en train de rassembler avec effort dans sa petite main la masse de ses cheveux pour les tordre sur sa tête, puis elle se regarde avec satisfaction.

Elle s'est approchée si près du petit miroir que sa pure et fraîche haleine a terni d'une légère buée la surface de la glace: alors, elle trace de son doigt fuselé un nom sur l'humide vapeur.

Ce nom est celui de Georges.

Elle relit ce nom et murmure:

— Georges... il va venir... il faut que je sois belle pour lui plaire... est-il vrai qu'il m'aime comme il me le dit, mon Dieu, un tel bonheur est-il réservé à une humble enfant comme moi... Mais pourquoi douterais-je de lui... son sourire est aussi franc que son regard est doux... est-ce que je serais si heureuse s'il mentait... non... il dit vrai... l'amour lui